

A

D

association pour la
danse contemporaine
genève

C

Emmanuel Eggermont

Pólis

22—25.01

ma-ve 20h

salle des eaux-vives



© Jihye Jung

Contact presse

Cécile Simonet

cecile.simonet@adc-geneve.ch

+41 22 329 44 00

Présentation

Du noir. Uniment. Uniquement. Et pourtant une lumière et des mouvements qui traversent les couches de ce plateau charbon. Comme une archéologie de groupe qui mettrait à jour les fictions d'une cité chorégraphiée. Pólis.

On connaît Emmanuel Eggermont comme interprète extraordinaire de certaines pièces-rituels du chorégraphe allemand Raimund Hoghe, notamment *Bolero Variations* et *L'Après-midi*.

On y avait découvert une gestuelle comme suspendue, aussi délicate qu'ornementée et expressive. Le danseur français déploie depuis maintenant quelques années son propre travail de composition, toujours ancré dans des environnements plastiques forts, et souvent engagé dans un dialogue avec des disciplines assez éloignées de la danse.

Ainsi de *Pólis*, qui rend compte d'une enquête chorégraphique dans le long terme sur l'architecture et l'urbanisme. Dans plusieurs villes visitées, Emmanuel Eggermont a convoqué des chercheurs, des praticiens, des habitants pour élaborer un matériel lié aux espaces et aux modes de vie spécifiques de ces endroits. Il a ainsi exploré la construction du fait social et les caractéristiques de l'habitat par le médium du corps en mouvement, en s'incorporant toutes sortes de discours et constats. Au fil du temps, il a examiné autant les utopies de Charles Fourier au 19^{ème} siècle que les cités ouvrières, les modélisations virtuelles, l'Atlantide et Pompéi ou les ville-états de la Grèce ancienne. Comme une archéologie du concept de cité.

C'est dans l'outre-noir de Soulages que le chorégraphe vient tremper toutes les matières de *Pólis* : comme un espace de méditation et de questionnement, comme « un champ mental » dirait le peintre. Tout est noir, y compris les nombreux accessoires (masque, chapeaux, plaques, bâtons, gants, ...) qui permettent aux danseurs de traverser d'énigmatiques séquences : chacun est affairé à ses activités individuelles ici ou là sur ce plateau de charbon, sans vraiment chercher d'interaction. Ecritures ultra-singulières. Concentration absolue sur des productions de hiéroglyphes évolutifs. Danseurs et objets sont les éléments inductifs d'une architecture concrète, les vecteurs d'agencements sociaux. Aux limites du pictural et de l'architectural.

Distribution et crédits

conception, chorégraphie et scénographie Emmanuel Eggermont

interprétation Laura Dufour, Emmanuel Eggermont, Jihyé Jung, Sonia Garcia et Mackenzy Bergile

collaboration artistique Jihyé Jung

créateur lumière Serge Damon

régie générale Alice Dussart

compositeur Julien Lepreux

consultants Marine Pagès, Colin Roche

accompagnement artistique L'L

production et diffusion Sylvia Courty

administration Violaine Kalouaz

production L'Anthracite (www.lanthracite.com)

coproduction L'L – Bruxelles, POLE-SUD – CDCN Strasbourg, le Vivat – Scène conventionnée danse et théâtre d'Armentières, Le Gymnase – CDCN Roubaix-Hauts-de-France, l'Echangeur – CDCN Hauts-de-France, la Place de la Danse – CDCN Toulouse/Occitanie, le CCN de Tours – direction Thomas Lebrun et l'Agora de la danse – Montréal, dans le cadre de Correspon-dances, le Phare CCN du Havre Normandie – direction Emmanuelle Vo-Dinh et la ville de Deauville avec le soutien du réseau Labaye, Danse en Normandie, de la Maison CDCN Uzès Gard Occitanie.

soutiens Le Triangle – Scène conventionnée danse de Rennes, CN D pour l'accueil en résidence, l'OFQJ.

avec l'aide de la DRAC Hauts-de-France et de la Région Hauts-de-France.

Parisart — 6 février 2018

Magnétique, le spectacle de danse contemporaine *Pólis* du chorégraphe Emmanuel Eggermont, plonge dans l'obscurité des âges pour en tirer des éclats de lumière. Explorant la construction du fait social, cinq danseurs, aux limites du pictural, y créent des images.

Il est des roches que l'on contemple avec fascination, tant leur éclat fascine. Le spectacle *Pólis*, du chorégraphe Emmanuel Eggermont (Cie L'Anthracite) est de ces entités-là. Toute à la fois minérale et organique, la pièce étincelle comme un diamant noir à facettes multiples. D'abord, il s'agit d'une pièce pour cinq danseurs : Laura Dufour, Emmanuel Eggermont, Jihy Jung, Manuel Rodriguez et Nina Santes. Tous impliqués dans la fabrique de la danse contemporaine, y compris comme chorégraphes. Ensuite, il y a la composition musicale de Julien Lepreux. Une texture ambiante légère et aérienne, comme un morceau de charbon. Et du charbon au carbone, du diamant à l'anthracite : se dévoile un spectacle en nuances de gris-noir brillant.

Avec une danse s'amusant à courtiser aussi bien l'architecture que la peinture, en affirmant notamment son lien avec les toiles de Pierre Soulages. Au fil de décors et costumes teintés d'une élégante noirceur.

***Pólis* d'Emmanuel Eggermont : une danse sensuelle, érudite, teintée d'outre-noir**

Quel rapport entre la polis (la cité grecque) et le gris-noir anthracite ? Peut-être le charbon, la mine, les strates, la datation au carbone 14 et l'approche stratigraphique de la danse. Autrement dit, une approche archéologique des constructions socioculturelles. À cheval entre le minéral et l'organique, *Pólis* déploie une scénographie érudite et sensorielle, aux lisières du pictural.

Mêlant éléments à consonance architecturale, façon Giorgio De Chirico, et noirceur veloutée, façon Pierre Soulages, *Pólis* explore la construction des cités. Une réflexion englobant utopies fouriéristes (phalanstères), cités ouvrières, villes-états grecques, cité platonicienne... Tout ce qui fait, en somme, que la cité n'est pas une construction sociale simple. Par la danse, Emmanuel Eggermont entame ainsi une plongée dans la complexité sociale, mais par le versant de la sensibilité esthétique. Comme la vibrance de l'outre-noir de Pierre Soulages, la *Pólis* d'Emmanuel Eggermont rayonne d'une beauté absorbante et abstraite.

Entre archéologie et beauté : la construction de la cité comme objet chorégraphique

Gracieux, le spectacle de danse *Pólis* plonge ainsi dans la mine de ce qui constitue la sociabilité contemporaine. Avec ses mégalo-pôles de plusieurs dizaines de millions d'habitants. Lents et précis, les danseurs y cultivent une dimension énigmatique. Leurs mouvements sont tour à tour familiers ou mystérieux, comme des cunéiformes. S'y devinent des logiques, des structures, des organisations, mais avec des flottements quant aux significations. Et telle une étincelle, en jaillit une beauté suave, policée, capable d'attiser la curiosité des spectateurs. Personnages aux regards absents ou insolemment hermétiques, les danseurs sculptent l'espace scénique, entre gestes et accessoires. Pour un spectacle magnétique, où la danse cultive un vocabulaire élaboré, à la fois retenu et distingué. Et si, sous la cendre des utopies sociales certes fossilisées, couvait encore la braise d'une captivante sensualité ? Spectacle aimanté, *Pólis* d'Emmanuel Eggermont, déploie une danse qui rayonne, d'une chaleur sombre, telle la roche volcanique.

La pièce, d'une écriture envoûtante, est programmée à Pole Sud - CDCN de Strasbourg le 6 février.

Dans les années 80, le spectateur de danse contemporaine éprouvait souvent la sensation d'être en train d'assister à l'apparition d'un nouvel «auteur». Un (ou une) auteur.e en danse. L'affirmation d'une écriture. Le contour précis d'un univers. C'est en ces termes qu'on se le disait. Puis cela s'est estompé. On ne perçoit plus de la même façon les répartitions de rôles entre chorégraphes et interprètes, ni la nature des puissances que la danse engage, ni sa place symbolique au panthéon des arts à la française.

Ce frisson de la naissance d'un auteur est un peu ce qu'on a cru revivre, un instant récemment à Roubaix, où le CDC du Gymnase programmait la pièce *Pólis* d'Emmanuel Eggermont, en création dans le cadre de son festival du Grand bain. En tant que danseur, la gestuelle suspendue, aussi douce qu'aiguë, de cet artiste, a souvent fasciné, notamment dans les pièces de Raimund Hoghe. Cela au point qu'on en attribuât les mérites à celui-ci, plutôt qu'à celui-là. Puis vint *Strange fruit*, qui permit de renverser cette perspective.

A présent *Pólis*, pièce pour cinq interprètes – dont Eggermont lui-même – persuade que celui-ci, en auteur, sait insuffler dans un collectif tout entier une singularité d'écriture, qui résonne avec sa fameuse gestuelle, sans pour autant s'y réduire. Pour développer les vibrations de *Pólis*, le chorégraphe a reconstruit un écrin de boîte ultra noire. Le premier tableau verra l'un des danseurs y effectuer une patiente montée de fond à front de scène. Il l'effectue en portant, ballant dans ses mains, une gigantesque barre métallique, presque aussi longue qu'est large l'ouverture du plateau. Ployant sous son propre poids, cette tige est gagnée par un sourd balancement au gré des pas d'avancée de son porteur.

On a détaillé quelque peu cette description, car elle semble exprimer d'emblée un enjeu essentiel de la pièce, qui voit ses interprètes en position de vecteurs transitionnels d'une dynamique plasticienne générale qui anime tout l'espace. Cela pourra atteindre des sommets d'orchestration vibrante, quand par exemple les danseurs actionnent de leurs bras, devant eux, des panneaux plans de plexiglas transparent. La dispersion et l'accumulation de leurs ondulations génère un grand frisson de la cage scénique tout entière, qui porte loin les reflets mentaux de ce que vaut un pur phénomène physique en train de se produire, exhaussé en intention esthétique.

Dans *Pólis*, on entend la notion de «cité», dont le chorégraphe énonce son intention de procéder à la fouille archéologique de toutes les significations. On adhère encore plus à sa référence à l'outre-noir du peintre Pierre Soulages. Car sa chorégraphie parvient, en effet, à creuser toutes les couches, les épaisseurs, les plis, les retours d'une matière extrêmement homogène. Et cette pièce ne se donne que progressivement, dans la patiente transgression d'une rétention qu'on aime sentir venir.

Les danseurs y ont le mouvement sobrement segmenté, sans tapage, et la négociation gravitaire désarticulée. Un peu de guingois, contorsionnés, ils aiment la suspension du pas, le filtrage de l'action, et l'inscription des silhouettes en hiéroglyphes. Leur calligraphie engendre un concert de corps, parfois balayé en constellations, sinon érigé en fugaces figures totémiques, errances de savant fou, figures fantômatiques ou frise gentiment folklorique.

Caressant les volumes, *Pólis* semble se construire comme une énigme, où des corps parfois au bord d'une grimace d'expressionnisme doux, distillent l'envoûtement d'un total voyage.

Le travail d’Emmanuel Eggermont croise une écriture chorégraphique précise et délicate avec une approche plasticienne des formes et de l’espace. Fort d’une collaboration de plus de dix ans avec le dramaturge et chorégraphe Raimund Hoghe qui lui a notamment composé plusieurs solos, le français peaufine un corpus d’œuvres sensibles et graphiques. Présenté le 16 juin au Festival Uzès Danse, sa dernière création, *Pólis* est le premier opus – noir – d’un cycle de pièces creusant le concept de monochromie.

Pour Pólis, vous dites être parti de l’idée de la Cité. Comment le travail sur ce thème s’est-il déroulé ?

Cette création est issue de deux ans de recherche à L’L (Espace de recherche en arts de la scène à Bruxelles, ndlr). Cette première phase de travail nous a permis de définir un processus de création, celui d’accéder à un regard sur la cité à travers le prisme d’une rencontre. En effet, nous interrogeons la formation et l’organisation des villes dans lesquelles nous sommes accueillis en résidence. Ainsi, lors la phase de création, j’ai demandé aux structures artistiques qui nous ont accueillis de me proposer une personne à rencontrer, une personne active dans la vie de la cité. Les interprètes ont assisté à ces échanges et découvert ces regards singuliers sur la ville, qui sont de précieuses sources d’inspiration. La création rassemble ces « matières premières » accumulées au fil des rencontres. Nous avons pu suivre ce processus de travail à Strasbourg, Namur, Paris, Montréal... et croiser le regard de scientifiques (archéologue, historien, sociologue) mais aussi d’artistes ou d’habitants.

L’écriture chorégraphique de la pièce semble très marquée par l’utilisation de costumes, d’accessoires, d’objets à la fois minimaux et étranges. Comment cette approche plasticienne enrichit-elle le travail du corps ?

Pour parler de ma danse je parle de « matières » et de « textures », plutôt que de phrases de mouvements. La matière dansée se développe dans le même temps que les objets apparaissent dans la scénographie. L’un peut être à la source de l’autre : certaines séquences de danse sont issues de manipulations d’objets et on les retrouve dans la chorégraphie sous cette forme d’interaction. D’autres suivent le même chemin mais n’ont plus besoin de l’objet pour exister, la plasticité du corps se suffit. L’objet est alors retiré de la scénographie. Parfois, c’est l’objet qui n’a pas besoin de la danse... Les éléments scénographiques et les costumes sont choisis avec une attention particulière pour leur propriétés physiques et leur capacité à transcender leur apparente simplicité. Le spectateur peut ainsi y projeter tout un panel complexe de visions fantasmées.

Le noir prédomine dans la scénographie, les costumes, les objets et les corps. Comment la travail avec Serge Damon – qui signe la lumière – s’est-elle déroulée ?

Il ne s’agit pas tant d’un travail sur le noir mais plutôt d’une étude de la monochromie et de tout ce qui peut en révéler les nuances. Le travail sur la lumière est donc essentiel. Serge Damon était présent dès les premières séances de travail. J’ai travaillé avec lui comme je travaille avec les danseurs. Je l’ai laissé réagir aux découvertes des villes et des autres sources d’inspiration. S’aidant d’objets lumineux et de plusieurs sources de lumière différentes, il propose un travail tout en finesse révélant des zones de contraste structurant et déstructurant l’espace au fil de la pièce. Ces lumières ont une évolution indépendante à celle de la chorégraphie, ce qui permet à leur dialogue de ne pas se figer.

Votre compagnie se nomme « L’Anthracite » et vous faite référence dans Pólis à l’outre-noir de Soulage. Qu’est ce qui particulièrement vous intéresse dans ce noir, qui absorbe les couleurs et les lumières ?

Cette pièce questionne l’idée de stratification. L’ outre-noir de Pierre Soulages, ses toiles dont le noir a petit à petit recouvert l’intégralité de leur surface, laissent apparaître des couches structurées de matières sombres. Leur capacité à révéler la lumière et une infinité de teintes insoupçonnables me fascine. Soulages dit de sa peinture qu’elle est « un espace de questionnement et de méditation où les sens qu’on lui prête peuvent venir se faire et se défaire, un champ mental autre que celui du simple noir. » Plutôt que de reproduire des références formelles aux toiles de Soulages, c’est cette idée que je recherchais dans ce travail. Chaque spectateur est unique et sa relation avec ce qu’il est en train de se passer – la figure, l’objet ou la musique lui appartient totalement. Le noir et la monochromie invitent le spectateur à déceler les multiples nuances et aspérités qui habitent l’espace scénique et à définir lui-même les contours des actions qui se dessinent devant lui.

Avant même d'être un espace politique, la cité est un espace physique, engageant les notions d'espace, de circulation, d'architecture... L'écriture spatiale de Polis semble éminemment pensée. Comment ce plateau s'est-t-il conçu ?

Pólis, suit une partition chorégraphique structurée en « pulp fiction ». Cette progression en parallèle, où chaque interprète développe une partition indépendante révèle des relations inattendues. Elle exige de la part des interprètes une conscience permanente de leur environnement, toujours mouvant. Dès lors, chaque déplacement est une réponse naturelle à une situation. L'écriture spatiale n'est pas imposée de l'extérieur par le chorégraphe. C'est sans doute cette attention particulière et la possibilité d'adapter les parcours qui peut donner la sensation d'un espace éminemment construit. Chaque lieu de représentation est l'occasion d'imaginer de nouveaux parcours et de nouvelles relations.

Les différentes séquences de Pólis s'enchaînent comme des tableaux ou des compositions picturales. Comment les images se construisent-elles ?

Le canevas chorégraphique alterne deux types de séquences. Certaines séquences laissent les danseurs, la musique et la lumière évoluer indépendamment, développant chacun des matières dansées, sonores ou lumineuses, des interactions singulières entre les objets définissant les circulations spatiales. D'autres séquences ponctuent le développement de la pièce. Elles sont proposées comme des événements dans cette « cité chorégraphique » en construction. Elles impliquent des rassemblements et des actions communes : mouvements, utilisations de mêmes objets, gestion collective de l'espace... Les images créées par cette alternance de séquences individuelles et collectives, ce dialogue entre microcosme et macrocosme, renvoient directement aux idées de fond que sont les expériences partagées lors du travail préalable d'entretiens sur la cité. Mais ces enchaînements donnent aussi du rythme à la chorégraphie et proposent des compositions picturales, des mouvements de focus comme autant d'invitations faites aux spectateurs à rejoindre cet univers en devenir.

Pólis est le mot grec pour désigner la cité. Mais au delà de la cité, il désigne aussi, dans la tradition antique, une communauté de citoyens, un ensemble d'individus tout à la fois mythique, politique, décisionnaire et culturel. Pourquoi l'usage de cette terminologie ?

Le titre exacte est Pólis. Il s'agit bien là de garder en tête cette notion d'ensemble d'individus mythique, politique et culturel et de questionner ce qu'il en est aujourd'hui. L'utilisation du grec ancien permet tout de suite de se projeter dans d'autres temps et dans d'autres lieux. Le but est de dépasser l'étude d'un environnement quotidien en le mettant en relation avec son passé ou en le mettant en parallèle avec celui d'autres villes.

Comment la collaboration avec les interprètes, en gardant en tête cette idée de communauté, s'est elle déroulée ?

En ce qui concerne la place des interprètes dans la création, je préciserai tout d'abord que l'enjeu de ce projet était de voir comment arriver à construire ensemble à partir des matériaux de chacun, sans imposer qu'une seule vision. Pour enrichir cette perspective, j'ai choisi des danseurs qui ont un rapport singulier à la danse, différent du mien. Chacun a pu s'emparer de ces découvertes de façon autonome : en fonction de sa façon de travailler la danse et des échos que les rencontres avec les spécialistes faisaient avec son parcours et son vécu. Certains se sont davantage attachés à des questions historiques, d'autres architecturales, graphiques, à des questions d'organisation du territoire, etc. Ces strates de connaissances et d'expériences se sont ensuite agencées suivant le canevas chorégraphique défini au fur et à mesure par le chorégraphe, mais toujours en réaction à ces propositions dansées.

Le travail sur le son, dans Pólis, se déploie à la manière d'un paysage sonore, signé par Julien Lepreux. Pouvez-vous revenir sur les enjeux du travail musical ?

J'ai proposé à Julien Lepreux de nous rejoindre dès les séances de recherche. Lors de la création, nous avons imaginé une construction musicale à l'image de la chorégraphie, par stratification d'univers sonore. Il ne s'agit pas d'une trame musicale sur laquelle les danseurs viennent s'inscrire, ni l'inverse. La musique est comme un sixième interprète : elle évolue en fonction du lieu. La matière musicale, comme la danse, est le fruit d'une accumulation d'éléments récoltés au cours de chaque résidence : des bruits et des silences enregistrés dans un lieu ou l'autre, un vieux piano qui trainait dans un studio, etc. À ces matières sonores avec lesquelles Julien Lepreux joue en direct, s'ajoutent des micros captant les sons de ce qui se déroule au plateau. L'ensemble est travaillé en multidiffusion pour une spatialisation à chaque fois renouvelée.

Au regard de vos précédents projets, retrouve-t-on des analogies dans votre approche méthodologique d'un thème, dans vos processus de création ?

Chaque projet représente pour moi la possibilité de questionner mes méthodes de travail et de tenter de définir de nouveaux processus de création spécifiques à l'étude d'une thématique choisie. On retrouve néanmoins des analogies dans mes dernières créations. Comme l'invitation, aux séances de travail, d'intervenants extérieurs dont le domaine d'action permet un éclairage et un regard extérieur sur la recherche engagée. Mais aussi la création d'une archive témoignant du processus de création (photos, vidéos, textes...). Sur le plan chorégraphique, je développe la notion de texture de danse et, avec un goût tangible pour l'art plastique, j'étudie le rapport à la matière, aux matériaux. Je multiplie les niveaux de recherche, j'aménage des strates qui mobilisent différents types de références pour permettre de multiples accès à l'œuvre et d'amener les spectateur à réfléchir sur le regard et le jugement qu'ils ont à l'égard du monde environnant.

Éléments biographiques

Emmanuel Eggermont

Emmanuel Eggermont s'est formé à la danse contemporaine au Centre National de Danse Contemporaine d'Angers (promotion 1999) puis a participé pendant trois ans aux créations de la chorégraphe espagnole Carmen Werner à Madrid. En 2002, il est invité à Séoul pour intervenir au sein d'un projet mêlant pédagogie et chorégraphie. Fasciné par cette culture, il décide de s'y installer et chorégraphie plusieurs pièces.

De ces deux années passées en Corée du Sud et de son travail avec Raimund Hoghe (*Boléro Variations, Si je meurs laissez le balcon ouvert* et *L'Après-midi...*), il en a tiré une attention pour l'essence, pour l'essentiel. Sans nier une recherche sur la force possible de la scène, il développe une écriture précise et minimale, pour mieux donner une valeur (un focus) à chaque détail, pour échapper à la profusion « spectaculaire ». Ses projets chorégraphiques, il les développe depuis 2007 à Lille au sein de L'Anthracite. Depuis mars 2010, Emmanuel Eggermont est en résidence de recherche à L'L (Bruxelles). Un processus qui a abouti à un trio, *T-Wall* (2011) et *Vorspiel* (2013), pièce en trois opus pour trois espaces pour laquelle il invite musiciens, acteurs et plasticiens à se joindre à la représentation. En 2014, il est invité à participer aux Sujets à Vif au festival In d'Avignon 2014. Emmanuel Eggermont est lauréat de la bourse d'écriture de l'association Beaumarchais pour le solo *Strange Fruit* créé en mai 2015 au FRAC Alsace.

Ji-hyé Jung

Née à Séoul. Elle y étudie la danse contemporaine auprès de la chorégraphe coréenne Lee So Young puis à l'Institut des arts de Séoul (SIA) (2001-2002). Elle poursuit sa formation à Madrid auprès de Carmen Senra. Elle travaille ensuite avec Carmen Werner pour un projet en collaboration avec l'Opéra Royal de Madrid.

De 2007 à 2010, elle participe aux créations de la compagnie française Paul les oiseaux. Depuis 2010, elle est à la fois interprète et assistante artistique pour L'Anthracite : *T-Wall* (2011), *Vorspiel* (2013) et *Strange Fruit* (2015). Parallèlement à son parcours d'interprète, elle développe un travail sur l'image. Ses réalisations photographiques et vidéos nourrissent les échanges avec le chorégraphe. Chaque création est également l'occasion d'enrichir la réflexion entreprise par L'Anthracite sur la composition d'une archive danse. Notamment, lors du projet *Strange Fruit* et la participation à l'exposition *A Fendre le coeur le plus dur* présentée au Frac Alsace et au Centre photographique d'Ile de France, pour laquelle elle collabore avec la plasticienne Elise Vandewalle.

Laura Dufour

Originaire d'Angoulême, elle s'est formée à l'école supérieure du centre national de danse contemporaine d'Angers (promotion 2013-2015). Laura a dansé avec la compagnie La Parenthèse/Christophe Garcia ainsi que pour la Cie Corps in situ. Parallèlement à son parcours d'interprète, elle développe ses propres projets chorégraphiques. En 2015, Laura Dufour est invitée à participer au projet de recherche *Polis* de L'Anthracite/Emmanuel Eggermont.

Julien Lepreux

En parallèle à ses études d'art et lettre, il expérimente les différents métiers du cinéma et réalise plusieurs court-métrages. En 1999, il fonde avec Arnaud Roy le collectif Terra Incognita avec lequel il co-compose ses premières bandes-son de film. En 2001, il signe un contrat d'artiste avec le producteur Olivier Chanut (Ex DA chez EMI), et se consacre pleinement à la musique au sein de ses différents groupes (Moon Pallas, Alan Cock...). En 2007 il fait la rencontre du chorégraphe Pierre Rigal et compose la musique de plusieurs spectacles (*Asphalte* (2008) *Bataille* (2013), *Conversation augmentée* (2015)...). Il est également co-

compositeur, auteur et interprète dans l'opéra rock *Micro* (2009). Cette collaboration l'aide à forger son approche de la composition et du mixage live, en interaction avec les danseurs. Récemment, il compose pour Sabine Moleenar *Touch me* ainsi que pour le film *Un sale métier* de Pascal Catheland. Il est également guitariste du groupe Kim Tim. En 2015, Emmanuel Eggermont, l'invite à participer au processus de création de *Strange Fruit*. Il réalise un travail sonore complexe et subtil à partir de l'interprétation de Billie Holiday, une création intemporelle, d'une grande profondeur.

Nina Santes

Issue de plusieurs générations d'artistes du théâtre ambulant et de la marionnette, Nina Santes fait ses débuts sur scène en tant que marionnettiste. Depuis 2008 elle a collaboré en tant qu'interprète avec Mylène Benoit, Myriam Gourfink, Catherine Contour, Pascal Rambert, Kevin Jean, Olivier Normand, Laurence Pagès, Hélène Cathala, Perrine Valli, Éléonore Didier, Philippe Grandrieux, Herman Diephuis. Elle est l'auteure de pièces chorégraphiques et musicales, dont *Désastre* (2012), en collaboration avec le compositeur Kasper Toeplitz, *Transmorphonema*, un duo avec le chorégraphe Daniel Linehan (Vif du Sujet SACD 2014), *Self made man* (2015) et *Hymen hymne* pour 5 interprètes (2018). En mars 2016, elle co-signe un duo en collaboration avec Célia Gondol *A leaf, far and ever*.

Sensible au croisement des pratiques et à l'art de la performance, elle développe régulièrement des collaborations avec le monde des arts visuels et plastiques, de la musique, et de la mode.

Manuel Rodriguez

Il étudie le ballet classique et la danse contemporaine à Cordoue et Madrid. Et il effectue également une spécialisation en techniques supérieures d'illustrations aux Beaux-Arts.

En 2004 il intègre la compagnie madrilène "Provisional Danza", il y restera 4 ans. Il collabore également avec différentes compagnies et chorégraphes comme Carmen Werner, Sharon Fridman, Asier Zabaleta et Marcos Morau.

En 2010, il crée son premier solo *Limites* et participe à divers festivals nationaux. Il obtient plusieurs prix d'interprétation dans des compétitions internationales (Unidanza 2011 – Madrid, Concours international de danse de Burgos/New-York).

La même année il est distingué par le magazine « Dance Europe » dans la catégorie du meilleur danseur de l'année.

En 2012 il chorégraphie et interprète un clip du chanteur Miguel Bosé. Puis, il créera un Duo *Escuálido Marsupial* avec Elias Aguirre et co-dirigera avec Guido Sarli (Umma Umma Dance) la création *Loser Kings*. Il travaille aujourd'hui sur son nouveau projet : *Screensaver* et est actuellement interprète pour La compagnie du Hanneton (JamesThierrée) et la compagnie La Veronal (Marcos Morau).

A

D

association pour la
danse contemporaine
genève

saison
18
—19

C

Cindy Van Acker

13—17
.02

Speechless Voices



adc-geneve.ch

salle des eaux-vives
82-84 rue des eaux-vives, 1207 genève
tpg 2, 6, E, G — arrêt vollandes

Informations pratiques

Lieu de la représentation

L'ADC à la Salle des Eaux-Vives
82-84 rue des Eaux-Vives
CH - 1207 Genève

Accès

lignes 2, 6, E, G — arrêt Vollandes

Réservation

www.adc-geneve.ch ou
par téléphone 022 320 06 06
Les billets sont à retirer le soir de la
représentation, au plus tard 15 minutes avant le
début du spectacle (ouverture de la caisse une
heure avant la représentation)

Information

022 329 44 00 / info@adc-geneve.ch

Tarifs

plein : CHF 25.- // réduit : CHF 20.- //
mini : CHF 15.- // Carte 20ans/20frs : CHF 8.-

plein : Adultes

réduit : Passedanse, Côté Courrier, Théâtres
partenaires* (voir sur le site)

mini : Passedanse réduit, AVS, AI, chômeur,
étudiants, apprentis, moins de 20 ans, membre de
l'avdc

Les chèques culture sont acceptés

Tarif réduit sur présentation d'un justificatif:

Les billets ne sont ni échangés, ni remboursés

adc-geneve.ch